

mais de doux, de vivifiant pour tous ! Et je ne suis pas le premier qui le regrette ce temps-là.

Chaque fois que revient cette solennité du foyer, qu'on nomme la fête des Rois, je me prends à jeter un regard vers le passé, et je me demande comment il se fait que toutes les bonnes et patriarcales coutumes, toutes les naïves et joyeuses traditions s'effacent et disparaissent de nos mœurs.

Qui donc maintenant fête les Rois comme ils devraient être fêtés ? Autrefois, dans un passé qui n'est pas encore bien loin de nous, toutes les familles se réunissaient à cette date du 6 janvier, dans une agape fraternelle, on se tendait les mêmes verres qui s'étaient choqués au réveillon de Noël, et ils se vidaient au cri mille fois répété de : *le Roi boit !*

Qu'est devenu tout cela ?

A peine si on célèbre encore les us et coutumes du bon vieux temps, l'antique repas de l'Épiphanie ! A Montréal ou à Québec, s'il se donne un souper dans les familles, c'est une réunion qui n'est marquée par aucun caractère tranché. La fève n'est plus qu'un prétexte. La part du pauvre est oubliée. Le plus souvent, les rois élus ne se rachètent même pas ; bien plus, c'est à qui ne sera pas roi !...

Hélas ! c'est qu'il fut un temps où il pouvait paraître enviable d'être roi. Mais, à présent, qui donc voudrait le devenir ?

La fève traditionnelle ne se montre plus guère qu'accompagnée d'une tasse de thé ; on vous présente votre part du gâteau, tandis qu'on cause et qu'on rit dans le salon, à droite et à gauche ; on se répète la nouvelle du jour, et personne ne s'inquiète s'il y a ensuite un roi élu ou non !

Où s'en sont allées la bonne gaieté, la belle humeur, l'aimable turbulence qui présidaient jadis à ces réunions ? Où ?... Dans cet égoïsme froid et compassé, dans ce mépris de toute tradition qui caractérise notre époque.

LA PART DU PAUVRE. — « La part du pauvre est oubliée. » Non, cher lecteur et gentille lectrice, ou du moins si elle est oubliée par un grand nombre, elle ne l'est pas par tous.

Je sais, à ce propos, une histoire touchante... qui ne date que de quelques jours. Comme aujourd'hui ont à peu près disparu les récits du foyer, j'avais commencé cet article avec l'intention de vous la raconter dans sa naïve et franche simplicité.

JULIETTE ET MARIE. — Non loin de chez moi demeure une petite fille appelée Juliette ; elle est l'enfant de commerçants aisés qui l'adorent, sans cependant la gêner trop.

Ils ont raison : c'est un gage de bonheur de plus qu'ils lui préparent pour l'avenir.

Au-dessus de ses parents habite une pauvre famille composée du père, de la mère et de cinq enfants.

Le père est matelot, la mère fait des ménages, et les enfants boivent, mangent et jouent du matin au soir... sans se soucier du reste. Heureux âge !... Pauvres parents !...

Au nombre de ces enfants est une petite fille appelée Marie, et qui joue quelques fois avec Juliette.

Or, l'année dernière, le lendemain de l'Épiphanie, les deux enfants se rencontrent sur l'escalier : — Tiens, Marie, dit Juliette, regarde donc... Et l'enfant montrait à l'autre enfant une petite fève.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Marie.

— Mais la fève du gâteau des Rois. Hier soir on l'a mangée à la maison, j'ai été la reine et nous nous sommes bien amusés. Et toi ?

— Moi, répondit tristement Marie, maman m'a couchée, et elle a couché mes petits frères aussi.

— Comment, vous n'avez pas mangé le gâteau des Rois ?

— Maman a dit comme ça à papa qu'il ne lui restait pas un centin ; et papa et maman se sont couchés aussi.

— Oh !... répondit tout simplement Juliette... Puis elle embrassa sa petite amie, et pendant une année les enfants ne parlèrent plus de la fête des Rois.

LES QUESTIONS DE JULIETTE. — Mais ce matin, Juliette demande à sa mère :

— Maman, où achètes-tu le gâteau des Rois que nous mangerons ce soir ?

— Pourquoi cette question mon enfant ?

— C'est pour savoir, chère maman, j'en prie, dis-le moi. Et la petite caline s'était mise à couvrir de caresses le visage de sa mère.

— Mais, mon enfant, c'est le pâtissier qui vend les gâteaux des Rois.

— Notre pâtissier, à nous, maman ?

— Oui, notre pâtissier à nous, M. Duchesneau, et les autres aussi. Mais pourquoi ces demandes, petite curieuse ?

— Je vais te dire, chère maman. La dernière fois que nous avons mangé le gâteau des Rois, la petite Marie... tu sais la petite Marie qui demeure là-haut... eh bien, l'année passée, elle n'en a pas mangé ; sa maman l'a couchée, et ses petits frères aussi.

— Eh bien ! que veux-tu que j'y fasse !

— Je vais te dire, maman ; cette fois-ci il ne faut pas que Marie ne mange pas le gâteau des Rois. J'ai pensé à ça toute l'année, et au lieu d'acheter des bonbons avec les centins que papa et toi me donnaient, je les ai mis de côté...

— Oh ! la petite cachottière ! répondit la mère tout heureuse et embrassant sa fille.

— Tiens, maman, les voilà... Et l'enfant jetait sur les genoux de sa mère une foule de centins et même de petites pièces blanches.

— Et que veux-tu que je fasse avec cet argent ?

— C'est pour acheter un gâteau des Rois pour ma petite amie et ses parents, qui sont malheureux, oh ! bien malheureux !... Tu veux bien, chère maman ?

— Si je veux !... Oh ! bonne petite !... Oui, je le veux, bien certainement ; et ton papa et moi nous mettrons dans ce gâteau une fève de notre façon pour reconnaître le bonheur que tu nous donnes aujourd'hui.

LA PART DU PAUVRE. — Ce soir donc, Marie et sa famille célébreront joyeusement la fête des Rois. Le père de Juliette a joint au présent de sa fille quelques bouteilles de son meilleur vin, et la mère a caché au beau milieu du gâteau véritablement béni, un billet de cinq piastres.

O CHARITÉ ! — Sois donc bénie, ô charité ! toi qui inspire au bien les petits et les grands, afin qu'en sa triste demeure, le pauvre ait aussi sa part de joie et d'oubli !...

LE PÉTROLE

Que ce titre ne vous effraie pas, nous voulons parler seulement de l'huile de pétrole qui sert à fournir une bonne lumière, et non de ce liquide qui a servi à brûler des maisons.

Le nom de « pétrole », tiré du grec, signifie « huile de pierre ». Cette huile se trouve dans les entrailles de la terre, d'où on l'extrait comme on tire l'eau d'un puits. Ce n'est pas une découverte nouvelle : Plutarque en fait mention ; elle était connue d'Hérodote. Des sources de cette huile ont été rencontrées dans différents pays, dans l'Inde et en Italie ; cependant sa découverte en Amérique a produit une vive sensation, parce que les gisements de ce pays sont d'une grande importance et capables d'alimenter le monde. Pour l'exploiter, on a établi plusieurs chemins de fer nouveaux. La progression de la production a été très rapide. Une partie du sol de l'Amérique repose sur d'immenses nappes de ce liquide, et dans beaucoup de contrées, il suffit de percer la croûte solide superficielle pour en faire jaillir des sources. Il est même arrivé souvent que des jets qui se déversaient dans des rivières et étaient mis accidentellement en contact avec le feu, produisaient une mer de flammes s'agitant sur les eaux, et embrasant les arbres sur les rives.

L'exploitation de cette richesse, comme son emploi, exige de grandes précautions, elle a causé de nombreux et terribles incendies.

Quelle est l'origine de l'huile de pétrole ? La science l'a recherchée sans pouvoir la déterminer d'une manière certaine. On s'accorde cependant à croire qu'elle est due à la transformation opérée au sein de la terre des produits végétaux, comme des vastes forêts qui couvraient l'ancien monde, ou des résines qu'elles contenaient ; cette origine serait semblable à celle de la houille.

LES ROIS

Voici les Rois ! La joie est vive à la maison, De la cuisine on sent comme une exhalaison De mets appétissants, de choses succulantes. Ustensiles bruns, lames étincelantes, Au fumet des pâtés, au parfum des rôtis, En tiuements joyeux mêlent leur cliquetis.

Dans la salle à manger tout prend un air de fête ; Sur la nappe qui luit la vaisselle s'apprête ; Au salon quelqu'un joue un air étourdissant ; Le lustre du plafond rutilant incandescence, Et met des plaques d'or sur les argenteries ; La porte entrebâillée à des chuchoteries Au rythme clair et gai comme un allegretto. C'est la voix des petits qui parlent du gâteau, Du gâteau merveilleux à la croûte dorée, A la mie odorante, et qui, pour la soirée, Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin, La reine du hasard et le roi du destin.

Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines, Petits voisins avec les petites voisines, Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants... Oh ! les moments bénis que ces fêtes d'enfants !

— Je serai roi, dit Jules. — Et moi, je serai reine, Dit Louise. — Attendez, c'est moi la souveraine, S'écrie Héra ; j'ai des tas de bijoux d'or. — Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor De soldats. — Pas du tout, dit Albert qui s'approche ; C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche ! — Non, non ! — Oui, oui ! Les voix se taisent tout à coup : On venait de frapper à la porte ; et, debout, Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre, Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.

Cette apparition ne dura qu'un instant.

— Aïe, aïe, cria le père ; à table, on nous attend ! Il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes choses.

Et tous ces blonds minois et ces figures roses, Fous de joie, et d'un même objet préoccupés, Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire ; Lorsque, tout étonnée : — Hein ! voyons, dit la mère, Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois ?... Tout aussitôt, Chacun de s'écrier : — Où donc est le gâteau ? — Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne. — Plus de gâteau ? reprend le père ; elle est bien bonne ! Qu'est-il donc devenu ? quelqu'un l'aurait-il pris ?

Et les petits enfants protestent tout surpris.

Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse, Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

— Toi, Jeanne !... Et la petite avoue en bégayant : — Je l'ai donné tantôt au petit mendiant !

Et le papa charmé, que l'aveu rassérène : — Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne ; c'est toi, la reine !

LOUIS FRÉCHETTE.

Le temps. — C'est lorsque les hommes se taisent, lorsque le démon du bruit est muet au milieu de son temple, au milieu d'une ville endormie, c'est alors que le temps élève sa voix et se fait entendre à mon âme. Le silence et l'obscurité deviennent ses interprètes et me dévoilent sa marche mystérieuse ; ce n'est plus un être de raison que ne peut saisir ma pensée, mes sens eux-mêmes l'aperçoivent. Je le vois dans le ciel qui chasse devant lui les étoiles vers l'occident. Le voilà qui pousse les fleuves à la mer et qui roule avec les brouillards le long de la colline... j'écoute : les vents gémissent sous l'effort de ses ailes rapides et la cloche lointaine frémit à son terrible passage. — XAVIER DE MAISTRE, (*voyage autour de ma chambre*).

L'oisiveté. — Les Egyptiens faisaient de l'oisiveté un crime d'état. Un de leurs rois avait établi dans chaque canton des juges de police, pardevant lesquels tous les habitants du pays étaient obligés de comparaître de temps en temps, pour leur rendre compte de leur profession. Ceux qui se trouvaient coupables de fainéantise habituelle étaient condamnés à mort comme des sujets inutiles. A Lacédémone, en Grèce on ne souffrait point de sujets oisifs ; c'était une maxime universelle en ce pays, que les paresseux étaient partout de mauvaises et dangereuses bêtes. Une des principales fonctions des causeurs, chez les Romains, était de faire rendre compte à chaque citoyen de la manière dont il employait son temps, ceux qui se trouvaient en faute étaient condamnés aux mines ou aux travaux publics. Les anciens Germains plongeaient les fainéants de profession dans la bourbe de leurs marais et les y faisaient expirer par un genre de mort proportionné à leur genre de vie.